

## PRADEL Excellence

Mes doigts n'ont pas ripé.  
C'est ce que j'ai compris plus tard, grâce à Clara.  
Et c'est ma seule satisfaction.

Pour l'instant, j'ai le bras droit tordu dans le dos et une carcasse d'un bon quintal qui m'écrase le ventre contre une planche à découper. Du hêtre, j'ai appris ça en formation, un bois très dur dont l'arête est en train de me cisailer le bide.

Comme tous les soirs, c'est moi qui ai descendu le volet métallique du magasin, sans oublier de le verrouiller. J'ai aussi éteint un néon sur deux, le patron est radin et on fait le nettoyage dans une semi pénombre. Pas très futé, mais c'est comme ça et faut pas discuter.

Maintenant, je sens sa main gauche glisser le long de ma hanche et tourner pour dézipper mon pantalon. J'hypothèse que si je hurle, il n'hésitera pas à me saigner. Il en a l'habitude et le coup de main du pro.

*- Tu fais pas la mariole et tu me laisses faire. Sinon tu peux dire adieu à ton stage. Et je te jure que ce sera la misère pour en trouver un autre. J'suis le président du syndicat départemental. Personne te prendra. T'es morte pour la boucherie. T'auras plus qu'à retourner au bled. Mais là-bas, t'apprendras pas pour le cochon ! Ah ! Ah ! Ah !*

C'est ça, connard, rigole et fous-toi de ma gueule... Morte ? Pas encore, gros lard. Mais putain tu me fais mal ! Tu vas me désosser l'épaule si tu continues.

Je sens son haleine dans mon cou, un mélange bizarre de graisse de mouton et de cuisson d'andouillette, le tout baigné par le rouge qu'il s'est enfilé il y a une demi-heure Chez Francis, le bistro en face.

Il commence à tirer mon pantalon vers le bas quand je sens son téléphone vibrer dans sa poche. Il l'attrape de sa main libre et jette un coup d'œil à l'écran.

*- C'est Paulo. Tu fermes ta gueule, sinon j'lui dis de rappliquer et on sera deux à s'occuper de toi. Et on t'prendra en brochette...*

Il serre mon bras encore plus fort et je dois me mordre les lèvres pour ne pas crier. Pas envie de mourir maintenant. Pas envie de la brochette. Et pas envie de Paulo non plus.

*- Oui, Paulo j't'écoute. Un poker ce soir ? Non j'peux pas... J'te dis que j'peux pas. Bien sûr que j'ai envie de m'refaire, c'est pas la question. Mais ce soir j'peux pas. Oui, j'sais, j'te dois 10 plaques, et alors ? T'attendras bien jusque samedi soir ?! J'te rappelle, j'suis occupé.*

Je l'entends marmonner en raccrochant « *Quelle ordure, ce Paulo* ». Et puis il commet une erreur qu'il n'aura guère le temps de se reprocher. C'est bien d'avoir des grosses paluches pour ton boulot mais tu es moins habile, forcément, surtout de la gauche. Le téléphone glisse entre ses doigts encore gras de tripaille et rate la poche. Instinctivement, il se baisse pour essayer de le récupérer avant qu'il ne s'écrase sur le carrelage. Quelques centimètres se sont libérés devant moi et il relâche un peu mon bras que je commençais à ne plus sentir.

J'ai une demie seconde à peine pour saisir de la main gauche le premier manche à ma portée – et oui, pauvre con, t'as même pas remarqué en trois semaines que j'suis gauchère ! – puis pivoter comme je peux et lui enfoncer la lame dans le ventre juste au niveau du nombril.

Ça tombe bien, c'est un couteau que j'ai affûté ce matin. Comme si j'avais prévu...

Un Pradel Excellence « lame acier inox 25 cm – tranchant net pour de jolies découpes »

disait la brochure, si je me souviens bien. Au toucher : manche en palissandre - c'est dingue quand même, ce qu'on te fourre dans le crâne rien que pour un CAP et pire, tu le retiens – « lame étroite renversée, idéal pour une bonne découpe sans trop d'effort. » Personnellement, je préfère les Sabatier Trompette tout inox. Juste à cause du nom. C'est rigolo, non ? Ça m'appelle Madame Trompette...D'ailleurs, dès que j'aurai un peu d'argent de côté, j'achèterai la mallette à 199,90 euros. Mais là, franchement, je n'ai pas eu le choix et j'ai attrapé ce qui m'est tombé sous la main.

Le connard m'a enfin lâché le bras et avant qu'il ne tombe à terre j'ai eu le temps de lui enfiler un genou dans les abats, un bon coup sec. T'as beau trimbaler tes cent kilos de barbaque, pépère, t'es sensible de ce côté-là comme Mehdi, le dernier puceau boutonneux du lycée. Il s'écroule, le souffle coupé, juste un râle mi-bœuf mi-cheval et je le pousse sur le dos. Le carrelage vibre puis plus rien, ou presque...  
- *Qu'est c'que t'as fait, salope ? gémit-il. T'es du FLN ? J'en étais sûr !*  
Ça a juste le temps de sortir avant qu'un flot de sang n'asperge mes Crocs en caoutchouc. Je suis pieds nus dedans et je sens aussitôt le liquide visqueux se répandre entre mes orteils, aussi chaud que le sable l'été mais en moins agréable. Comme il m'a demandé de ne pas l'ouvrir, je ne réponds pas. J'ai toujours été respectueuse de la hiérarchie. Mais jusqu'à un certain point...  
Et puis, je sens que c'est sa dernière phrase et je ne voudrais pas la gâcher, d'autant que je suis occupée à remonter la lame vers le thorax, lentement. Une belle ligne droite, nette, qui sépare bien les chairs comme il me l'a appris, cet enculé. Faut limiter les pertes, qu'il disait. Et la clientèle veut du propre, du présentable. J'peux pas t'promettre que tu vas l'être, mon cochon. Ses yeux roulent, vitreux, et interrogent les mouches collées au plafond. Mais pas bavardes, les bestioles.  
Le Bon Dieu ou le Diable ? Va savoir... Mais à mon avis, ça va se décider dans pas bien longtemps. Il gigote encore trop à mon goût et je ne suis pas du genre Cruella à faire durer les choses au-delà du raisonnable. Alors j'attrape un tranchelard - un Fischer-Bargoin rigide, manche confort - et lui plante sur le haut du front, juste en-dessous du calot réglementaire qu'il porte toute la journée. Et d'un coup pépère ne moufte plus. Pourrais maintenant te découvrir. Paraît que ça s'fait quand y'a un mort ! Décidemment, les bonnes manières et la boucherie, c'est pas le grand amour. Y'aurait comme deux mondes.

Je pense à son Paulo et je crains qu'il ne récupère pas ses dix plaques. Il pourra toujours lui en offrir une en marbre sur sa tombe, s'il n'est pas trop rancunier, le Paulo. A l'occasion, je passerai par le cimetière pour vérifier.  
Pour l'instant, faut voir ce que je vais faire du quintal qui ne va pas tarder à se refroidir. Je m'interroge... Je pencherais bien pour le pendre à un croc de boucher dans la chambre froide, mais avec le palan en panne depuis hier, je n'ai aucune chance d'y arriver. Déjà, le traîner à l'arrière du magasin, ce serait trop costaud pour moi.  
Bien fait pour ma gueule : je rate trop souvent l'entraînement à la salle de boxe. Il avait raison Rachid, j'me néglige.

C'est à ce moment-là que le buzzer vibre dans ma poche. Je décroche et c'est la mère qui hurle dans mon Samsung. J'éloigne l'engin.  
- *Aziza, t'es encore à la boucherie ? Oui ? Rapporte 500 grammes de viande hachée. Et du mou pour le chat.* Elle raccroche.  
Du mou pour le chat, ce n'est pas ce qui va manquer ce soir... Tu vas être servie, maman.

Mais d'abord, il y a pépère-vice-lard qui pourrait s'impatienter. Je blague, il n'a plus trop les moyens.

De la viande hachée, elle a dit...

J'hésite à peine une seconde et j'optionne pour la disparition du corps, façon Mary Higgins Clark. J'en ai piqué un au CDI du Lycée Pro et j'ai kiffé un max.

Il y a du boulot, vu le volume de la matière première. Mais ici ce n'est pas le matos qui manque : couteaux à désosser, scies et surtout un hachoir dernier cri, toutes options, la fierté du patron : un SKU 650 kg/heure.

Toujours été nulle en calcul mental, mais avec une capacité comme ça, pépère devrait pas y moisir plus d'un petit quart d'heure.

« Le modèle FW650, c'est une conception de haute qualité pour les charges lourdes. Et trémie de remplissage pour un broyage fin au deuxième passage. » Tout ce qu'il faut ! Tu vois, t'es verni ! Regarde comme on va bien s'occuper de toi : t'auras droit à un aller-retour gratis, sale porc ! Tu vas même pouvoir le découvrir de l'intérieur en avant-première ton foutu engin, sacré veinard !

J'ai déjà bien avancé dans le démontage du patron qui se ripoline gentiment à travers le hachoir - du sacré bon matériel soi-dit en passant - quand mon téléphone vibre à nouveau.

- *Aziza, tu es encore au boulot ? Tout va bien ? Tu as vu l'heure qu'il est ? Tu veux que ton père vienne te chercher ?*

- *Non ! T'inquiète maman, je finis de ranger et j'arrive.*

Bon, va pas falloir traîner...

Pendant que je débitais Mister-Carcasse, j'ai eu une idée : avec son téléphone, j'envoie un texto à Paulo : « Rejoint moi à la boucherie dès que tu peux, je vais commencer à te rembourser ce soir ». Avec deux trois fautes d'orthographe, ça fera plus vrai, il me semble. Et Paulo, con comme il doit être, il va rappliquer dare-dare. Je n'ai plus qu'à laisser la porte de derrière entrebâillée : dès qu'il va rentrer, il va foutre ses doigts partout. Un régal pour les flics : le message, la dette et de l'ADN à gogo.

A mon avis, il n'est pas bien, le Paulo...

-----

- *Alors, la mayonnaise a pas pris entre ton patron et toi ?*

- ?

Les flics étaient venus me chercher à l'appart' et m'avaient embarquée illico pour une garde à vue. Suspecte, qu'ils ont dit à mes parents.

Et cela faisait déjà plusieurs heures qu'ils me bassinaient.

- *La mayo a pas pris, c'est ça ?*

- *Comprends pas.*

- *Je traduis pour Miss Beurette : le couscous a pas gonflé ?!*

- *Comprends toujours pas.*

- *J'explique : ton patron, il a voulu te tripoter, te serrer de près. De trop près. Et toi, tu n'as pas aimé. Alors, tu l'as dézingué.*

- *Vous êtes naz ! C'est quoi ce délire ? Vous l'avez retrouvé mort ?*

- *Les questions, c'est moi qui les pose. Tu l'as buté où ? Comment ?*

- *Mais vous êtes complètement dingues ?! Je n'ai rien fait ! Il est mort ?*

- *Les questions, c'est...*

- *Vous qui les posez !*

- Et bien tu vois : quand tu veux, tu piges ! Donc, il a voulu te culbuter, tu t'es défendue et ça a mal tourné. Tu vois, je t'aide.

- ?

- Et donc, c'est du gâteau pour ton avocat : légitime défense. Ne me remercie pas, je fais juste mon boulot.

- Mal

- Pardon ?!

- Mal. J'vous dis que j'ne sais pas où il est. Et que j'ne l'ai pas tué.

- Bon, OK. Mais parle-nous de Paulo.

- Paulo ?

- Ça te dit quelque chose, Paulo ? Un copain de ton boss.

- Paulo, oui. Je les ai entendus une fois ou deux se parler au téléphone. Mais j'ne l'ai jamais rencontré.

- Mentreuse !

- ?

- Paulo, il est venu à la boucherie. Même qu'il avait l'air de connaître : il est passé par derrière. Il a laissé ses empreintes un peu partout. C'est lui qui t'as aidée ? C'est ton amant, dis voir ?

- N'importe quoi !

Un vieux flic qui se balançait sur sa chaise dans un coin de la pièce en bouffant des pistaches n'avait pas desserré les dents. Il finit par cracher une coque et un « Fous-lui la paix pour ce soir. On reprendra demain » qui mit fin à mon premier interrogatoire.

Le lendemain je n'ai rien lâché. Ni les jours suivants. Ils n'avaient pas de cadavre, pas d'arme, pas de mobile. En somme, rien contre moi. Et ils m'ont relâchée, mais pas pour longtemps.

-----

Ils ont repris une semaine plus tard. Le même flic dans son même costume froissé, le vieux qui ne parlait toujours pas et qui ce jour-là bouffait des cacahuètes. Et un jeunot gominé, à l'air vicelard, avec des Ray-Ban poisseuses...

- On a du nouveau !

- Ah !

- On savait déjà que Paulo était venu à la boucherie, mais on a découvert que le boucher lui devait de l'argent. T'es au courant ?

- Dans une conversation, j'ai compris qu'ils jouaient au poker et que Paulo réclamait dix plaques.

- Tu sais combien ça fait dix plaques ? Tu penses que ça peut suffire pour dessouder un mec ?

- J'sais pas, moi ! Vous n'avez qu'à l'interroger !

- Super ! Bonne idée ! On n'y avait pas pensé, pas vrai Justin ?!

- Et puis, si c'est mon patron qui lui devait dix plaques, c'est plutôt lui qui aurait dû se débarrasser de Paulo. Pas l'inverse.

- Dîtes donc, on a affaire à une petite maline. Fûtée, la gamine ! Vous allez voir qu'elle va mener l'enquête à notre place ! Donc Paulo l'a pas tué, selon toi ?

- J'vous dis qu'j'en sais rien. Merde à la fin !

- Sois polie, ma cocotte. Nous, on reste dans le correct. Pour l'instant. Donc, c'est pas Paulo, t'as raison. Et on a vérifié. Il a un alibi en béton : le soir en question, il s'est enfermé dans un tripot clandestin à dix-huit heures et en est ressorti à

*trois heures du mat'. Et on a une palanquée de témoins : tous ceux qu'il a plumés, plus les clients de passage et les serveuses. Une bonne dizaine de personnes en tout. Et ça ne s'oublie pas un nabot qui claudique, pas vrai ? Donc, si ce n'est pas Paulo, c'est toi ! On est d'accord ?*

*- J'en ai marre...*

*- Va falloir t'habituer... Vu le temps que tu vas passer derrière les barreaux...*

*- Du grand délire !*

*- T'as raison, Aziza, t'as même déjà commencé à délirer. Et en grand ! Tu sais, j'peux t'comprendre : le cul entre le pays et la banlieue, entre le couscous et le cassoulet, entre le sidi-brahim et le beaujol-pif, entre harissa et mayo, c'est ça le drame de la beurette de nos jours. Un truc à faire péter les plombs. Y'a plus qu'à trouver un élément déclencheur, comme ils disent les chefs. Une main au cul, l'autre qui tripote par devant, des baisers dans le cou. Bref, des trucs relou. Et peut-être plus ?*

*- Vous racontez n'importe quoi ! Il a rien fait de tout ça et je n'ai rien fait non plus. Il s'est peut-être barré ? J'sais pas moi... Foutez-moi la paix !*

Les Ray-Ban s'adressèrent alors à moi d'un ton goguenard :

*- Y'a un os, Aziza. Et un gros ! J'suis retourné à la boucherie. Y'avait comme un vague rayon de soleil quand je suis entré et un éclat brillant a attiré mon regard.*

*- Z'aviez pas les lunettes ?!*

*- Ta gueule, c'est moi qui cause ! Sur le dessus de la moulinette, l'engin à faire du hachis, tu vois ?*

*- Je vois*

*- Et bien sur le dessus, il y avait un petit truc métallique qui brillait ! Je te le donne en mille : une alliance ! Une putain d'alliance qu'on a fait examiner par les mecs de la Scientifique. Et devine ! J'te jure, Aziza, t'es mal ! L'alliance de ton patron et tes empreintes dessus. Et mieux encore ton ADN ! Et la barbaque autour, t'as déjà compris qu'on l'a fait analyser aussi : celle du beauf. Avec son ADN à lui, of course, qui criait : « C'est moi le boucher !! C'est elle qui m'a tué ! »*

*Aziza, qu'est-ce que t'as foutu, bordel ? C'est pas hallal, tout ça, non ?!*

-----

Aziza, ma pauvre fille, t'es mal barrée. T'as fait trop d'erreurs. T'as voulu aller trop vite et t'as pas fait faire l'aller-retour que t'avais promis au vieux-gras. Et là, la loose ! L'alliance qui passe à-travers les mâchoires du hachoir... Une chance sur un milliard ! Et t'as pas pris le temps de nettoyer l'engin. La faute au coup de fil de la mère, tu te presses, tu finis pas proprement le travail... T'avais pourtant bien pensé à brûler les fringues sur la décharge.

Ce matin Clara, mon avocate, a laissé sa robe à la maison et porte un jean moulant à faire baver tous les bouchers-pervers. Elle est très mignonne, surtout quand elle me sourit.

Elle tente de me reconforter : *Aziza, tes doigts n'ont pas ripé ! Tu n'as pas tremblé. Tu t'es défendue... Comme il faut.*

Puis aussitôt elle me tue : *Si tu t'étais contentée de le supprimer, je t'obtenais trente ans. Et avec un comportement nickel, tu aurais eu droit à une remise de peine : tu serais sortie au bout de vingt. Mais le hacher menu, ça les jurés n'ont pas supporté...*

*Tu comprends, Aziza ?*